A l'encontre du bon sens

Thèse en un acte

PERSONNAGES

FRED LEHART, éditeur de *l'Irréductible*.
LOUIS TALONNIER, fonctionnaire aux idées d'avant-garde.
MARTHE TALONNIER, sa femme.
CHARLES VINCENT, contremaître d'usine à tendance syndicaliste prononcée, beau-frère de Louis Talonnier.
MADELEINE VINCENT, femme de Charles.

DÉCOR : Une pièce d'un modeste appartement d'employés d'administration à l'aise et répondant au salon des maisons bourgeoises. Une demi-douzaine de chaises cannées. Une table massive noyer ou imitation acajou. Adossée à la paroi, à droite de l'entrée, une sorte de grande armoire en chêne, vitrée. Les vitres laissent apercevoir des rayons chargés de livres, en grande partie brochés et aux couvertures fatiguées. A gauche de la porte d'entrée, une table rectangulaire en bois blanc, sur laquelle reposent, un peu en désordre, des livraisons, des lettres, des enveloppes — « tout ce qu'il faut pour écrire ». Aux murs sont accrochées quelques lithographies d'assez belle exécution artistique, reproductions de tableaux connus représentant des scènes de la vie ouvrière et révolutionnaire.

PROLOGUE

LOUIS TALONNIER, MARTHE TALONNIER

(Se passe dans la matinée)

LOUIS TALONNIER. — Lis donc cette lettre.

MARTHE TALONNIER. — Est-ce bien urgent? Tu sais qu'il y a marché aujourd'hui et que Madeleine m'attend.

LOUIS TALONNIER. — Tu attendras bien quelques minutes. C'est une lettre de Lehart.

MARTHE TALONNIER. — Lehart? Qui cela ?

LOUIS TALONNIER. — Tu sais bien, l'éditeur de *l'Irréductible*.

MARTHE TALONNIER. — Ah oui, et alors ?

LOUIS TALONNIER. — Il est en tournée de propagande dans nos parages et il se propose de nous rendre visite. Il me demande si nous ne pourrions pas le recevoir un jour ou deux, en camarade. Ce serait une halte, une journée ou deux de repos entre deux stations de son itinéraire.

MARTHE TALONNIER. — « En camarade ». La curieuse expression. Si je comprends bien, il te considère comme *son* camarade, comme cela, sans t'avoir jamais rencontré. Et sans nous connaître, il te propose de relayer à la maison... Il est sans-gêne, ton éditeur.

LOUIS TALONNIER. — Nous sommes libres de lui rendre ou de de lui refuser ce service. Mais du ton dont tu parles, on dirait que tu as quelque chose contre cet homme.

MARTHE TALONNIER. — Moi, non certes. Je ne le connais pas. Je me méfie des inconnus, voilà tout. J'ai parcouru son journal de temps à autre, j'y ai trouvé des poésies de sa composition qui m'ont plu, je l'avoue; de ton côté, tu m'as toujours dit que tu appréciais les écrits de Lehart. Mais tout cela constitue-t-il un titre suffisant pour le recevoir chez nous, c'est ce que je demande.

LOUIS TALONNIER. — Pour une journée ou deux, nous n'en mourrons pas. En ce qui me concerne, j'aurais grand plaisir à causer avec lui, c'est vrai; j'aime son journal si indépendant des partis et des coteries. J'aime ce qu'il y fait paraître sous son nom. Et puis Lehart ne s'est point contenté d'écrire, il a subi la prison. C'est un titre de plus à ma sympathie. Tu connais mes opinions.

MARTHE TALONNIER. — Oui, je les connais, tes opinions. Heureusement pour nous que ce ne sont que des opinions et que c'en reste là. Autrement, il y a beaux jours que, toi aussi, on t'aurait jeté en prison.

LOUIS TALONNIER. — Résumons, Marthe, puisque tu as si peu de temps. As-tu décidément une objection quelconque à ce que je réponde à Lehart que nous le recevrons chez nous une journée ou deux, comme il nous le demande ?

MARTHE TALONNIER. — Ma foi, non, après tout; moi non plus, après l'avoir lu, je ne serais pas fâchée de l'entendre.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE VINCENT, MARTHE TALONNIER

(La plus grande des tables est recouverte d'une nappe très propre, sur laquelle sont placées quelques tasses à café, en faïence,
Les deux femmes cousent, attendant visiblement la visite d'invités ou d'amis. Il est neuf heures du soir.)

MADELEINE VINCENT. — Te voilà encore toute songeuse, Marthe. Toi si vive, si gaie, si alerte, il y a seulement quinze jours, tu n'es plus reconnaissable. Que se passe-t-il donc dans ta cervelle ?

MARTHE TALONNIER. — Il n'est jamais trop tard pour réfléchir aux choses au sujet desquelles on n'avait jamais éprouvé auparavant le désir de s'interroger.

MADELEINE VINCENT. — Quelle grande phrase ! Il me semble que c'est seulement d'hier que tu étais une fillette aux jupes courtes et aux cheveux nattés. Où est-il le temps où nous n'avions rien de secret l'une pour l'autre? Mais voyons, en deux semaines une pareille transformation n'est pas normale. C'est à n'y pas croire. Tu n'es cependant pas souffrante ?

MARTHE TALONNIER. — Non, pas le moins du monde. Ce que je ressens intérieurement m'apparaît comme incompréhensible à quiconque n'est pas moi. Voilà tout bonnement pourquoi je ne t'en ai pas parlé, pourquoi je n'en ai soufflé mot à personne... Tu as raison, d'ailleurs, depuis quinze jours une transformation profonde s'opère en moi.

MADELEINE VINCENT. — Depuis quinze jours, c'est à dire depuis que Lehart est ici.

MARTHE TALONNIER *(machinalement)*. — Depuis que Lehart est ici. *(Songeuse.)* Cela a commencé sans que je m'en aperçoive. Je fais un retour sur moi-même et je comprends que jusqu'ici j'ai existé pour exister, sans autre but, comme une bête. Je considère la vie sous un tout autre angle aujourd'hui.

MADELEINE VINCENT. — Qu'y a-t-il donc de modifié depuis ces deux semaines dans ton existence? Louis et toi ne vous accordez-vous pas aussi parfaitement qu'auparavant? N'est-il pas le mari le plus prévenant, le plus attentif qui soit au monde pour sa femme ? Ne mènes-tu pas la petite vie la plus heureuse qu'une femme mariée puisse souhaiter? Sans compter que Louis est un homme intelligent, d'une grande largeur d'esprit, avec des opinions qui sont loin d'être celles de tout le monde, ce qui ne l'empêche pas d'être bien noté dans son administration. Ton sort est enviable, sœurette, reconnais-le.

MARTHE TALONNIER. — Une petite vie heureuse... un sort enviable, un mari aux petits soins pour sa femme. Et à cette vie heureuse, à ce sort enviable, à ce mari intelligent, doué, affectueux, consacrer ma vie — toute ma vie — longue ou courte — c'est ce que tu appelles un but?

MADELEINE VINCENT. — Mais oui, Marthe, un but qui vaut bien, malgré qu'il soit modeste, d'autres buts, plus brillants, auxquels d'ailleurs, en dépit de notre instruction, notre situation sociale ne nous permettait point d'aspirer.

MARTHE TALONNIER. — Quelque jour, les enfants viendront et ils s'ajouteront au mari pour accaparer mon existence.

MADELEINE VINCENT. — Eh bien oui, les enfants viendront. Et tu les élèveras pour en faire des hommes sérieux, dignes de leur père, débarrassés des préjugés sociaux comme il l'est. Autant te consacrer à cette tâche-là qu'à une autre... d'ailleurs, quelle autre tâche ?... Mais est-ce depuis que Lehart est votre hôte que tu trouves que ta vie manque de but !

MARTHE TALONNIER. — Peut-être bien. Que veux-tu que je réponde d'exact à tes objurgations ? Depuis que Lehart est ici il se produit en moi un bouleversement profond, c'est vrai. Je sens que je vis machinalement, que j'avance comme une péniche traînée par une remorque et j'aperçois un autre but à mon existence.

MADELEINE VINCENT. — Un autre but ?... mais quel autre but, encore une fois ?

MARTHE TALONNIER. — Je l'aperçois ou plutôt je le devine comme on devine une cime malgré la brume qui la dérobe à la vue. J'éprouve comme une impression que mes jours jusqu'ici se sont écoulés en pure perte — que ma vie n'est depuis quelques années qu'un mensonge — que ce n'était pas moi qui existais depuis mon mariage, mais une jeune femme en léthargie. Donc, Lehart est venu et depuis quinze jours qu'il est là, il me semble que je me suis éveillée, que je suis sortie d'un songe, que je me suis suis éveillée, que je suis sortie d'un songe, que je me suis révélée à moi-même. J'ai soif d'activité, d'aventures, d'imprévu. J'aspire à une vie mouvementée, accidentée, périlleuse même... une vie intense. Tout cela bouillonne, fermente, tourbillonne dans ma tête. Tout cela m'absorbe, me soulève de terre pour ainsi dire, à tel point que lorsqu'une circonstance extérieure m'arrache à mes pensées, une question se pose tout de suite à mon esprit : que fais-je ici ?

MADELEINE VINCENT. — De mieux en mieux. J'espère pourtant que tu n'es pas tombée amoureuse de Lehart. Un homme de cinquante ans, sorti de prison il y a à peine quelques mois — et cela pour la troisième ou quatrième fois — auquel l'avenir réserve on ne sait quelle fin plus ou moins misérable. Pense que tu es jeune, que tu en es à peine à ton vingt-cinquième printemps, comme disent les poètes. Ne te laisse pas fasciner par les paroles d'un propagandiste que nous ne connaissons pas — ou plutôt que nous ne connaissons que par ses écrits, que par son journal. Ne te laisse pas prendre comme un petit oiseau à la glu. Ai-je deviné juste, Marthe ?

MARTHE TALONNIER. — Tu ne me comprends pas, Madeleine. Et tout ce fatras de paroles prouve combien j'avais raison de me renfermer en moi-même. Est-ce que, si j'étais amoureuse de Lehart, pour réemployer ton expression, je me préoccuperais de son âge, d'où il vient et par où il a passé avant que nous ayons fait sa connaissance ? Est-ce qu'avant qu'il demeurât sous notre toit, nous ignorions qu'il a été plusieurs fois l'hôte de maisons centrales diverses ? Pour moi, ces phases pitoyables de sa carrière lui ont acquis sur ceux qui n'ont point passé par ces établissements l'avantage douloureux d'avoir souffert d'une façon qu'ils ignorent. Te souviens-tu de ce que Louis disait un jour : « Le fait qu'il est privé de la liberté suffit pour qu'un prisonnier m'intéresse ». Nous étions tous de son avis, toi y compris.

MADELEINE VINCENT. — J'ai parlé de ses passages en prison comme j'aurais parlé d'autre chose — sans vouloir lui porter tort dans ton esprit. Si nous ne connaissons que peu Lehart, le fait est qu'il nous est très sympathique à tous. C'est pour cela que je te crie : Petite sœur, prends garde !

MARTHE TALONNIER. — La vérité est que je sais infiniment gré à Lehart d'avoir fait vibrer en moi une corde qui n'avait pas encore résonné jusqu'ici. Tu me demandais ce qui me rend distraite, ce qui me donne l'air d'être absorbée, perdue en une sorte de vision intérieure ? Je t'ai répondu ce qu'il en était. Je sens que dans cet étroit appartement, à ces soins ménagers, à cette existence de femme d'employé d'administration, réglée comme un mécanisme d'horloge, mes années passent, monotones, ternes, stériles !

MADELEINE VINCENT. — Et puis lorsque tu as passé et repassé tout cela dans ta cervelle, où aboutis-tu ? à quels projets ?

MARTHE TALONNIER. — Je n'aboutis nulle part, je ne forme aucun projet. Je ne me trace aucun plan. Lehart nous disait l'autre jour qu'il avait vécu une vie bien remplie et qu'il ne comptait se reposer qu'avec son dernier jour, mais qu'il lui manquait un foyer, un lieu où faire halte entre deux étapes — qu'il comprenait maintenant le charme de se retrouver souvent avec une compagne qui soit en même temps une amie d'idées, une confidente de projets, auprès de laquelle on puisse se retremper et essuyer son front aux heures de fatigue. Il ajoutait qu'il avait jusqu'ici très peu prêté d'attention à cette question, mais que sentant peser sur lui l'automne de la vie, il ressentait très impérieusement le besoin d'une compagne de voyage, qui soit une amie et un peu une mère. Tu assistais à la conversation, Madeleine...

MADELEINE VINCENT. — Oui. Et j'ai même donné raison à Lehart. Et alors ?

MARTHE TALONNIER. — Alors, il m'arrive de réfléchir à ces paroles, et de mes réflexions je conclus que la compagne de ses dernières années — s'il en rencontre une — ne gaspillera pas sa vie en lui consacrant tout ce que son être renferme de facultés de tendresse et de consolation. Oui, je pense souvent à cet homme qui a connu et éprouvé toutes sortes d'amertumes, de chagrins, d'abandons, de privations, et qui s'en va achever sa carrière sans qu'aux heures toujours plus fréquentes de lassitude, des affections féminines lui fassent oublier sa fatigue et lui rendent moins lourds les soucis du présent. Tu faisais allusion aux cinquante ans de Lehart. Il me semble que s'il était jeune comme ton mari, comme Louis, je n'y aurais même pas songé ; mais un homme, un lutteur de son âge ! N'est-ce pas se rendre utile que de rendre moins pénibles les dernières étapes de son voyage ?

MADELEINE VINCENT. — Je devine la suite. Tu te crois appelée à ce rôle de sœur de charité. Sans plus connaître cet homme, te voilà prête à abandonner vie tranquille, intérieur paisible et mari qui te chérit. Oh ! Marthe, est-ce possible que tu sois ensorcelée à un pareil point ? Car il faut l'être pour se moquer à un pareil point du bon sens.

MARTHE TALONNIER. — Tout à l'heure, j'étais engluée comme un petit oiseau, me voici maintenant ensorcelée et on me jette hors du bon sens. Tout cela parce qu'un homme est apparu qui m'a révélé une conception de la vie que j'ignorais jusqu'ici. Nous ne nous comprenons plus — je m'en doutais bien. Nous parlons une autre langue et j'avais bien raison de garder en moi et pour moi ce que je ressentais...

MADELEINE VINCENT. — Heureusement que Lehart s'en va ce soir et qu'une fois la cause disparue l'effet disparaîtra de lui-même... Si nous changions de conversation... Je suis certaine qu'il n'y a pas dix grammes de gâteaux secs dans la maison !

MARTHE TALONNIER. — Ma foi non. Je n'y pensais plus.

MADELEINE VINCENT. — Ce que c'est que d'enfourcher la chimère ! Je vais descendre et courir en chercher. Personne ne sera rentré avant un quart d'heure. J'ai donc tout le temps... Quand même, si Lehart savait tout ce que tu rumines dans ta tête, pour quelle petite échappée de pension il te prendrait... Je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE II

MARTHE TALONNIER *(seule)*

Si Lehart savait ? Comme si je n'avais pas cru, pour me soulager tout au moins, qu'il valait mieux le tenir au courant du bouleversement de tout mon être... Il me prendrait pour une petite échappée de pension... Mais non, Madeleine, Lehart m'a prise au sérieux. Tu ne pouvais pas le faire, toi : tu es trop esclave du monde, de l'éducation que tu as reçue à l'école, de ton petit milieu; je le comprends aujourd'hui. Le voile qui couvre ton esprit ne s'est pas encore déchiré. Lehart m'a prise au sérieux et j'en suis fière... Avant qu'ils reviennent, je veux relire encore une fois la réponse qu'il a faite à ma lettre... Encore une fois... pourtant voici dix fois que je la relis.

(Elle tire une lettre de sa poche et se met à lire.)

Chère Camarade, J'ai reçu votre longue lettre. Les thèses qu'elle soulève sont de celles que j'aime à discuter entre camarades, entre amis d'idées. Mais puisque vous me demandez de considérer votre missive comme personnelle, je me conforme à votre désir et vous réponds en en tenant compte. Il se peut que vous ayez raison, que toute réflexion faite, l'existence que vous menez ne cadre ni avec votre tempérament, ni avec vos aspirations. Il se peut aussi que ce soient nos conversations et les questions que nous avons débattues, depuis que je suis votre hôte, qui vous aient portée à réfléchir et à vous rendre compte de la futilité de votre vie actuelle. Un deuil, la lecture d'un livre, un déplacement même auraient pu — dans certaines circonstances — amener un semblable résultat. Permettez-moi, cependant, de vous faire observer que je ne vous connais pas assez pour savoir si vous avez tort ou raison. Je vous remercie sincèrement de votre sympathie, bien que je ne me soucie guère d'inspirer de la sympathie à qui que ce soit, vous le savez — il me suffit que mes paroles et mes gestes répondent à mon état d'être. Il est bien vrai que je vais m'enfoncer seul dans la brumeuse incertitude de l'avenir, mais, croyez-le, je me sens prêt à finir, isolé, sur une borne de grand chemin, dans quelques mois ou quelques années d'ici, heureux si je puis me rendre ce témoignage que j'ai tenu bon jusqu'au bout, que je suis demeuré moi-même, que je ne me suis point prostitué au programme d'un Parti, d'une Eglise, d'un Groupement quelconque. Oui, j'ai inexprimablement souffert, mais j'ai connu aussi des heures sublimes de félicité et d'épanouissement personnel. Je descends le versant de la montagne que vous commencez à peine à gravir. Vous montez vers le sommet, légère et resplendissante de jeunesse. Moi j'éprouve, en descendant, le besoin de faire halte de distance en distance. Puisque vous désirez si ardemment vous consacrer à une tâche qui vous permette de mettre à profit toutes les facultés que vous sentez latentes en vous — et j'admets qu'il est des tempéraments qui ne s'affirment qu'en se consacrant à une besogne qui cadre avec leur nature — je souhaite que vous découvriez cette tâche au plus tôt et qu'elle réponde à vos aspirations les plus secrètes. Je pars ce soir. Il est probable que nous ne nous reverrons plus. La vie que je vis veut que je ne sois qu'un passant. Je vous prierai seulement, en souvenir des quelques jours que j'ai passés sous votre toit, de me faire connaître par un billet que vous avez enfin découvert l'occasion de vous dépenser à votre guise. Croyez à mes vœux de bonheur et de développement individuel les plus sincères. — FRED LEHART.

[On entend le bruit de plusieurs pas dans l'escalier. Marthe replace vivement la lettre dans sa poche. Entrent Louis Talonnier, Fred Lehart, Charles Vincent. Tandis que Louis Talonnier et Charles Vincent se débarrassent de leurs pardessus, Fred Lehart s'est dirigé vers la table en bois blanc et y a découvert quelques lettres qu'il parcourt rapidement. Cela prend quelques minutes durant lesquelles Marthe Talonnier remplit les tasses à café. Silencieusement, Madeleine Vincent est rentrée, a disparu et revient avec une assiette remplie de gâteaux secs. Tandis que Lehart lit les lettres, les deux sœurs s'entretiennent à voix basse, ainsi que les deux beaux-frères.]

SCÈNE III

TOUS LES PERSONNAGES

(Fred Lehart, barbe et cheveux grisonnants, front ridé. Il a conservé son pardessus, des poches duquel on voit sortir des brochures et des journaux. Mise négligée, quoique propre, de quelqu'un s'insouciant de la mode. Sur un signe de Louis Talonnier, il s'approche de la table, sur laquelle le café est servi et prend place. Tout le monde fait comme lui. La conversation s'entame et se poursuit sur un ton de franche cordialité. Le débit de Lehart est plus lent, plus martelé que celui de ses interlocuteurs, comme s'il calculait ses phrases.)

LOUIS TALONNIER. — Vous voilà sur votre départ, camarade Lehart. Mon beau-frère et moi, nous espérons qu'en dépit de notre accueil modeste, vous conserverez un bon souvenir de votre passage ici.

FRED LEHART. — Un si bon souvenir qu'au lieu de m'être arrêté quarante-huit heures — c'est le temps que je vous avais demandé de me recevoir, — j'ai usé de votre hospitalité au point de demeurer plus de quinze jours et ces deux semaines ont passé comme un éclair.

CHARLES VINCENT. — Comme un éclair, c'est bien vrai. Quel dommage que vous ne vous arrêtiez pas plus longtemps ! Nous n'avons pas souvent l'occasion de nous entretenir avec des propagandistes, comme nous l'avons fait avec vous depuis quinze jours.

FRED LEHART. — Et, moi, de mon côté, je trouve que je me suis trop longtemps arrêté. Vous m'avez trop bien reçu, camarades, et fait oublier un moment qu'il est dans ma destinée de ne faire halte nulle part. Voyez-vous, je suis un semeur d'idées, de réflexions, d'opinions et un semeur ne se repose pas... Il sème, sème, sème jusqu'à ce qu'il ne reste plus une parcelle du champ en friche... Mon champ à moi est si vaste que ce n'est qu'avec la mort que je m'arrêterai.

LOUIS TALONNIER. — Allons, vous vous portez encore bien pour un homme qui a passé par où vous avez passé.

FRED LEHART. — Et, vous pouvez l'ajouter, qui ignore ce qui l'attend demain. Ceux qui régentent, ceux qui dirigent — ceux de droite comme de gauche — ne nous aiment pas, nous les en-dehors, les irréguliers, les irréductibles. Qu'une nouvelle crise survienne et on trouvera un prétexte pour m'enfermer, une fois de plus. Sans compter qu'à force de lutter comme je comprends la lutte, ma santé commence par s'en ressentir sérieusement. Force est donc que je me hâte, que je fasse vite.

LOUIS TALONNIER. — Il faut aussi reconnaître que la mentalité qui domine dans nos milieux n'est guère de nature à vous encourager. Ici, on ne vous comprend pas.

FRED LEHART. — On ne nous comprend pas mieux ailleurs, croyez-le. Nous sommes quelques-uns, épars çà et là dans le monde, qui luttons à notre corps défendant, qui bataillons en enfants perdus, pour ainsi dire, pour conserver notre individualité, en dépit de la marée médiocratique qui monte, monte et engloutit le peu d'originalité qui fait mine de résister.

CHARLES VINCENT. — Dans nos petites villes, où l'on n'étudie guère, on qualifie d'esprit d'avant-garde ou d'homme aux idées avancées quiconque s'est rallié au syndicalisme ou joint à l'une des branches du socialisme; l'on considère votre conception de prédominance de l'individuel sur le social comme une notion rétrograde..

FRED LEHART. — Je le sais. Depuis vingt ans que le ressassent à mes oreilles et les ignorants pour de vrai et les simulateurs d'ignorance. Vous savez que je n'en ai pas moins persisté à affirmer qu'il appartient à l'individu de se sauver lui-même...

LOUIS TALONNIER. — Nous vous connaissons, nous. Il n'empêche que certaines de vos déclarations, celles-ci, par exemple : « prédominance de l'individuel sur le social » — Charles vient de la citer — « à l'individu de se sauver lui-même » — « à chacun selon son effort personnel et le produit au producteur » — « comptable de ses actes uniquement à soi-même » — il n'empêche, dis-je, que mal comprises, mal interprétées, mal commentées aussi, ces déclarations font oublier que vous êtes autant que quiconque irrémédiablement hostile à la domination de l'homme sur l'homme et à l'exploitation de l'homme par l'homme.

FRED LEHART. — A la domination du social sur l'individuel et à l'exploitation de l'individuel par le social, ne l'oubliez pas. C'est cela justement qui creuse un abîme entre nos conceptions et celles des socialistes ou communistes appartenant aux nuances les plus extrêmes et les plus chargées de leur parti. Ils ne veulent pas, pour l'individu, de la liberté tout court, c'est-à-dire d'une liberté qui ne soit limitée que par les entraves naturelles et le respect de la liberté d'autrui : ils ne lui consentent que la liberté comme ils l'entendent. C'est pourquoi ils tiennent l'une des extrémités de la corde que tendent, à l'autre extrémité, « les bourgeois », comme ils dénomment leurs antagonistes. Ceux-ci ne veulent également pour l'individu que de la liberté comme ils l'entendent. Je me sépare des uns et des autres, car je veux pour l'individu la liberté comme *il* l'entend.

CHARLES VINCENT. — Ceux qui ont scruté un peu profondément vos écrits et vos paroles en auraient déduit — ils le prétendent, du moins — que votre hostilité à la domination et à l'exploitation est surtout d'ordre moral. Vous trouvez indigne d'un Individu d'en dominer ou d'en exploiter un autre. Accomplir cet acte, c'est s'avilir, c'est se diminuer, c'est se rapetisser à ses propres yeux. C'est une question d'éthique personnelle, il n'y entre pas

le moindre point de vue économique. D'ailleurs, poursuit-on, votre individualiste-type, qui vit sa vie à lui, ne rend compte à personne de son existence, s'en va rayonnant de force intérieure, ne voulant pas plus suivre qu'être suivi; qui conquiert graduellement pour ainsi dire sa personnalité intellectuelle, éthique, économique, grâce à ses expériences et à sa résistance à l'emprise de l'ambiance sociale — votre individualiste-type serait un mythe. Il n'est réalisable pour personne — il n'est compréhensible que pour une minorité infime. C'est un type vivant, expansif, passionné, débordant d'une sève vitale et d'une vigoureuse originalité — mais tellement en avant de la multitude que les meilleurs marcheurs qu'elle contient ne sauraient le rejoindre — tellement hors du troupeau social — c'est votre expression — qu'en définitive c'est l'homme seul.

LOUIS TALONNIER. — Ibsen a dit qu'il était le plus fort.

CHARLES VINCENT. — N'est-il pas à craindre que cette force soit stérile ?

FRED LEHART. — Il faudrait s'entendre sur ce terme « stérile ». Toute propagande qui amène un certain nombre d'êtres — ce nombre fût-il restreint — à se créer une personnalité, à se révéler leur individualité, à combattre pour ne point se laisser absorber par leur environnement, cette propagande n'est pas stérile. D'ailleurs, vous savez bien que je suis favorable à toute association volontaire, quel que soit son objet, qui place à sa base le respect de l'autonomie individuelle de chacun de ses membres et qui reconnaît franchement que pour profitable qu'elle soit à ses constituants, une association n'est jamais qu'un expédient, qu'un pis-aller. Ce que je demande de plus à une association, quelle que soit sa base, c'est qu'elle respecte l'isolé qui veut exister et subsister à sa guise — c est qu'elle ne le contraigne point de s'amalgamer à elle — c'est encore, s'ils entretiennent des rapports ensemble, qu'elle traite d'égal à égal avec lui et non en se targuant de sa puissance numérique.

MADELEINE VINCENT *(d'un ton qui indique qu'elle intervient à dessein dans le débat)*. — Vraiment, il me semble que pour le peu de temps que Monsieur Lehart a encore à passer avec nous, on pourrait causer d'autre chose que d'idées...

FRED LEHART. — Voyez-vous, Madame Vincent, c'est que nous en vivons jusqu'à un certain point des idées, nous autres. J'ajoute que dans la période de décadence et de médiocrité intellectuelle que nous traversons actuellement, il est reposant et réconfortant de rencontrer, disséminées çà et là, quelques personnes qui prennent plaisir à débattre des thèses et à discuter des idées. C'est un résultat. Mais ce n'est pas le seul. Le principal, c'est de faire passer dans la vie quotidienne les opinions qu'on affiche.

MADELEINE VINCENT. — C'est rare, cela. C'est que pour mettre ses idées en pratique, tout le monde n'est pas disposé, Monsieur Lehart, à affronter la souffrance et la prison. Je vous ai entendu, je vous ai écouté durant les quinze jours que vous avez passés ici, il m'a semblé que vous nous demandiez des choses qui passent le bon sens.

FRED LEHART. — Vous m'avez mal compris, en ceci tout au moins: c'est qu'il n'entre pas dans mon rôle de demander à qui que ce soit d'accomplir un geste quelconque, ce geste serait-il d'accord avec mes opinions les plus arrêtées. Je me suis fait une certaine conception de la vie. Je la crois assez personnelle. J'expose des opinions basées sur cette conception. Je suis heureux de rencontrer des personnes qui les partagent, mais je comprends fort bien aussi qu'elles ne plaisent pas à d'autres. Je ne demande de ces dernières que de respecter mon point de vue. Quant au bon sens, permettez-moi de vous dire qu'il en est de ce terme comme de bien d'autres que l'usage a consacrés sans les expliquer. Il y a un bon sens général et un bon sens individuel. Voulez-vous me dire, madame Vincent, auquel vous faites allusion ?

MADELEINE VINCENT. — Mais... au simple bon sens ordinaire... celui qu'admet tout le monde.

FRED LEHART. — C'est à dire que ce que vous appelez bon sens est synonyme de morale courante. Nous le connaissons, ce bon sens-là : il a accumulé les victimes. C'est en se réclamant de lui qu'on a empêché une foule de tempéraments de s'affirmer ; qu'on a mutilé, brisé, atrophié, desséché des existences qui ne demandaient qu'à être remplies et fécondes. Le bon sens, voyez-vous, madame Vincent, signifie trop souvent compromis, juste milieu, crainte des conséquences. Sans doute, en la considérant à un point de vue raisonnable — c'est-à-dire mondain — sans doute j'ai vécu ma vie, toute ma vie en dépit du bon sens, mais je ne le regrette pas. Non, tout compte fait, je ne le regrette pas. Après tout, comme tant d'autres, j'aurais pu mener une petite vie tranquille, calme, bourgeoise pour tout dire — j'aurais pu me blottir dans quelque situation de tout repos. Au lieu de la quiétude, mon lot a été les persécutions, les calomnies, la misère et jusqu'aux privations de liberté. Eh bien, si c'était à refaire, je referais tout ce que j'ai fait, car je puis — en toute simplicité — me rendre ce témoignage que si je me suis fréquemment trompé, je ne me suis jamais vendu. On ne m'a jamais fait dire ou écrire quelque chose qui fût contraire à ma pensée... Je n'ai jamais agi ou œuvré contre mon gré pour plaire à une personne ou à un milieu. Vainqueur ou vaincu, je suis demeuré moi-même.

MADELEINE VINCENT. — Vous ne nous ferez pas admettre que vous êtes heureux lorsque vous souffrez. Je puis concevoir jusqu'à un certain point qu'on supporte la misère, que les calomnies vous indiffèrent, mais la privation de liberté... Ce doit être une existence effroyable !

FRED LEHART. — Et c'en est une, en effet. Nul être sensible qui n'a pas séjourné en prison ne peut s'imaginer la réalité de la vie qu'on y végète. Dans mon cas, la torture morale et physique qu'implique chaque fois la privation de liberté, se doublait de cette perspective qu'à ma libération il me faudrait recommencer l'œuvre que j'étais en train d'accomplir lorsqu'on m'avait arraché à ma besogne. Ah! lorsqu'on sait combien vite les amis vous oublient — ceux-là même qu'on a le plus aidés à se révéler à eux-mêmes — rien d'étonnant à ce que cette perspective, aux heures de découragement, paraisse ténébreuse et accablante. Je comprends la joie qu'éprouvent, au sortir de pareilles épreuves, ceux qui s'en vont à un foyer accueillant. Mais cette joie, je ne l'ai jamais connue. Eh bien! cela ne m'a pas empêché de demeurer debout et malgré la fatigue et les épines de certains recommencements, je ne regrette rien, je le répète.

LOUIS TALONNIER. — Voyez-vous, camarade Lehart, il vous aurait fallu une compagne de route qui ne vous faussât pas compagnie à l'heure de l'épreuve.

FRED LEHART. — Peut-être, en effet, mon sort eût-il été adouci, si, au cours et au sortir de l'épreuve, j'eusse senti, prête à me soutenir de son affection, une vraie compagne de route, une associée des bons comme des mauvais jours. Mais où trouver semblable femme pour partager ma vie ? Somme toute, on rencontre en assez grand nombre des femmes qui n'abandonnent pas, aux jours d'adversité, l'homme avec lequel elles cohabitent, mais je crains que dans nombre de cas, elles le fassent parce qu'elles croient qu'elles y sont obligées. Or, j'aurais voulu, moi, pour compagne, une femme qui ne me délaissât point, non parce qu'elle s'y croyait tenue — même fût-ce après réflexion qu'elle eût pris cette décision — mais simplement parce qu'elle y était poussée par sa nature, son affection pour moi, parce qu'enfin elle y trouvait sa satisfaction... Je n'admets, vous le savez, ni la gratitude ni la reconnaissance...

CHARLES VINCENT. — Je vous ai dit l'autre jour que je vous trouvais un peu sévère...

FRED LEHART. — Je n'admets, quel que soit le domaine où elle s'exerce, que la réciprocité comme base de rapport entre les individus. Peut-être aurais-je pu retirer une femme d'une existence inutile et stérile, la révéler à elle-même, et lui donner l'occasion, en devenant ma compagne, d'enrichir sa vie, et de se dépenser avec profit. La notion de réciprocité aurait pu justifier qu'en revanche j'attendisse d'elle qu'elle ne me fît pas défaut aux moments où le sort m'était défavorable. Mais cela ne répond pas à mon véritable désir. Il ne me satisferait pas qu'elle agît seulement par réciprocité. Je ne me sentirais à l'aise que si sa conduite à mon égard résultait uniquement de son tempérament et de son attachement pour moi. Je ne sais si je me fais bien comprendre de vous.

LOUIS TALONNIER. — Ce qu'on fait par amour se fait par delà le bien et le mal.

FRED LEHART. — C'est-à-dire par delà le bon sens. Nous y voici revenus. Cette phrase de Nietzsche est profondément vraie — si l'amour devait se situer en deçà du bien et du mal, il ne serait plus l'amour. Heureusement pour les amoureux, pour les sentimentaux qu'amour et bon sens sont termes contradictoires. Ceux qui aiment... mais je m'aperçois que l'heure passe... *(Il jette un regard sur la pendule)*. Dans une demi-heure, mon train part, et il y a vingt bonnes minutes d'ici à la gare...

(Durant les dernières paroles de Lehart, Marthe Talonnier a disparu sans que personne s'en aperçoive).

CHARLES VINCENT. — Mais nous vous accompagnons tous jusqu'au train, camarade Lehart.

LOUIS TALONNIER *(s'apercevant que sa femme n'est pas là)*. — Où est Marthe ? J'espère bien qu'elle va nous accompagner.

MADELEINE VINCENT *(qui s'est aperçue en même temps que Louis Talonnier que Marthe est partie)*. — Excusez-la, Louis. Ce soir, elle était souffrante. Elle a dû se retirer, il y a un instant, pour s'en aller prendre un peu de repos.

SCÈNE IV

MARTHE TALONNIER, LOUIS TALONNIER

(L'aube a déjà paru et les vitres des fenêtres sont colorées par les premiers rayons du soleil. Marthe Talonnier est en costume de voyage, très simple d'ailleurs, puisqu'il consiste en un manteau de caoutchouc. Sur une chaise, près de la porte d'entrée, une valise toute prête).

LOUIS TALONNIER. — Alors, c'est décidé. Tu t'en vas... Je ne m'attendais pas à ce dénouement tragique de la visite de Lehart.

MARTHE TALONNIER. — Tragique, quel gros mot! Singulier peut-être, tragique je proteste. Après l'explication si franche que nous avons eue hier soir, à ton retour de la gare, ce mot tragique m'étonne de ta part.

LOUIS TALONNIER. — C'est que, vois-tu, Marthe, je n'ai pas dormi de la nuit. C'est que j'ai revécu, par la pensée, ces années durant lesquelles aucune ombre n'est venue assombrir notre union. C'est que ma mémoire s'est reportée aux jours d'autrefois, lorsque nous avons commencé à nous connaître, à nous fréquenter, à nous aimer... Sans doute, tu es libre d'agir à ta guise — je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déclaré hier — mais au moment où tu me quittes pour... l'incertain, personne ne pourrait me reprocher d'évoquer le souvenir d'une existence à deux, qui a duré plusieurs années et qui a été heureuse. Qui donc me reprocherait d'y renoncer de gaieté de cœur ?

MARTHE TALONNIER. — Je te comprends parfaitement. L'idée ne m'effleure pas de t'adresser un reproche quelconque. Je te répète ce que j'ai développé longuement hier soir. L'existence que tu m'as procurée jusqu'ici est désormais incapable de me fournir le bonheur, car je ne le place plus, le bonheur, là où je le plaçais autrefois. Tu as été pour moi tout ce que tu pouvais être — j'en conviens et de bonne grâce. Mais j'en reviens toujours à la même constatation douloureuse pour toi : je ne trouve plus de joie à mon existence actuelle... Tu n'ignores pas ce que je me sens poussée à tenter.

LOUIS TALONNIER. — Et supposons que Lehart ne te prenne pas au sérieux. Ou que, te prenant au sérieux — puisque tu es convaincue qu'il le fait — il refuse l'offre de ton dévoûment. Tu aurais dû au moins t'enquérir de son opinion.

MARTHE TALONNIER. — Non, je veux me présenter chez Lehart à l'improviste et lui dire que je crois être celle qu'il a rêvée pour compagne de voyage. Je veux lui raconter combien sa visite a bouleversé mon existence et de quelle façon je suis parvenue à secouer la torpeur dans laquelle je végétais et je rampais. Je veux le convaincre que je me sens poussée à lui rendre moins amères, moins pénibles les années d'activité qui lui restent encore à dépenser. Je veux l'assurer que je ne lui demande ni reconnaissance ni témoignage de gratitude d'aucune sorte, et que je me considérerai très heureuse et très flattée si je réussis à lui rendre son sort plus amène.

LOUIS TALONNIER. — Oui, je sais, tu m'as déjà exposé tout cela. Il n'y a rien de ma faute si je ne suis pas un propagandiste d'idées un peu exaltées qui finissent par mener en prison ceux qui les professent. Affaire de tempérament, comme dirait Lehart lui-même. Mais supposons encore qu'en dépit de l'ardeur de tes protestations, d'une façon ou d'une autre, Lehart te renvoie d'où tu es venue ?

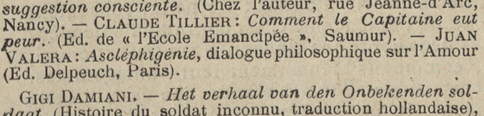
MARTHE TALONNIER. — Je ne reviendrai jamais ici. Je te rendrais malheureux; puisque tu le veuilles ou non, tu me rendrais malheureuse. Et nous serions deux malheureux nous débattant dans l'obscurité d'un tunnel sans issue.

LOUIS TALONNIER. — Je ne puis, malgré toute la bonne volonté que j'y apporte, parvenir ni à raisonner ton acte ni à m'expliquer la transformation que tu as subie durant ces quinze derniers jours. Cet échange d'un foyer où rien ne t'a manqué pour un avenir gros d'inconnu passe mon intelligence, je l'avoue. J'aperçois en Lehart un homme d'une maturité achevée — je consens à voir en toi une femme qui ne fait que commencer à vivre; eh bien, cela admis, lorsque je réfléchis à ton dessein de quitter tout ce qui t'a été cher jusqu'ici pour te dévouer à une tâche à laquelle tu ne sais même pas l'accueil qui sera réservé, je me demande si je rêve !

MARTHE TALONNIER. — Oui, tu rêves, Louis. Mais tu rêves tout éveillé. Tu ne peux pas comprendre. Pas plus que ne pourront comprendre Charles ni Madeleine. Il y a un abîme entre nous maintenant... Vos opinions ne vous empêchent pas d'être des gens pratiques, des êtres de bon sens, tandis que moi, moi, j'agis à l'encontre du bon sens.

LE RIDEAU TOMBE

E. ARMAND.



FLORIAN-PARMENTIER : *La Lumière de l'Aveugle* ou « le Miracle de la Vie intérieure », précédé d'un « Essai de Codification du Vers libre ». Voici paru le nouveau volume de vers dont nous avons publié un trop court extrait dans un précédent numéro. Les amateurs de poésie sensible et en rupture de moule classique se délecteront à la lecture de ce Poème, dont la pièce magistrale me semble être **le Passé**. Je détache cette belle strophe :

Le seul vouloir de vivre
est un impardonnable orgueil
devant ceux qu'un besoin d'assujettir enivre.

L'essai de « codification » du vers libre est tracé d'une main étudiée et experte, mais trop analytique (Ed. du Fauconnier, 7 francs franco et recommandé).

ANTOINE MESCLON : *Comment j'ai subi quinze ans de bagne*. Ceux qui ont été les hôtes involontaires de l'administration pénitentiaire savent qu'Antoine Mesclon ne farde pas la vérité lorsqu'il décrit l'existence abominable qui est le lot des malchanceux que la vindicte sociale envoie à la Guyane. Cet ancien bagnard, condamné sur un faux témoignage, fut un homme qui sut demeurer « soi » dans des circonstances contre lesquelles tant de malheureux n'ont pas su réagir. C'est pourquoi, malgré le légalisme de l'auteur, sa personnalité nous attire autant que son récit (8 francs franco et recommandé).

Le « Groupe de Propagande par la Brochure », en éditant la traduction due à Manuel Devaldès, de l'étude de C.-L. JAMES : *Malthus et l'Anarchisme*, a accompli de l'excellente besogne. Cette traduction devrait être dans toutes les mains (n° 19 de la « Brochure Mensuelle », 39, rue de Bretagne, Paris-3e). — Paru également le n° 20 : ERMENONVILLE : *Pour voir clair*.

Dieu existe-t-il ? *Pour ou contre le sentiment religieux*, controverse entre l'abbé VIOLET et HAN RYNER. Brochure à lire et à répandre (Ed. du Fauconnier, franco : 1 fr. 65). E. A.

EMILE COUÉ : *La maîtrise de soi-même par l'Autosuggestion consciente*. (Chez l'auteur, rue Jeanne-d'Arc, Nancy). — CLAUDE TILLIER : *Comment le Capitaine eut peur*. (Ed. de « l'Ecole Emancipée », Saumur). — JUAN VALERA : *Asclephigenie*, dialogue philosophique sur l'Amour (Ed. Delpeuch, Paris).

GIGI DAMIANI. — *Het verhaal van den Onbekenden soldaat*. (Histoire du soldat inconnu, traduction hollandaise), Scheveningue.

Reçu le premier numéro de *Satana*, copieuse revue italienne mensuelle de culture rationaliste et de propagande de libre pensée, qui se publie à Rome.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts

Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par **E. Armand**

	franco
La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au pt de vue individualiste.	» »»
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste.	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté.	0 55
Mon athéisme	0 15
Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en *ido*)	0 15

par **Benj. R. Tucker**

Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10

par **Voltairine de Cleyre**

L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20

par **Albert Libertad**

La joie de vivre	0 20

par **Gérard de Lacaze-Duthiers**

Les vrais révolutionnaires, les 3 exempl.	0 15

par **Alba Satterthwhaite**

Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu	0 10
" Notre " Individualiste (téxte français et *ido*), " Pour la fin de la guerre "	0 10

Les 22 brochures ou tracts franco : 2 fr. 75. (sous enveloppe : fr. 3,00)

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42	7 50
l'en dehors, premier format, n° 1 à 16/17	4 »
l'en dehors, nouveau format, nos 18 à 41/42.	0 10
Cartes postales, la série de 10	1 »
— (5 séries)	4 »
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1 »

Si vous n'avez pas lu

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE

vous ignorez tout du mouvement individualiste.

Envoi contre **8** fr. **40** recommandé (extérieur **8** fr. **75**).

MARIANNE-RAUZE : **L'Anti-guerre.** Essai d'une Doctrine et d'une Philosophie de l'Antimilitarisme. Franco 5 fr. 25 (recommandé 5 fr. 65).

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

LÉON TOSTOÏ. — *Ma vie*	6 75
Dr A. GAUDUCHEAU. — *Contre un fléau*	5 »
A. DÉJACQUES. — *A bas les chefs*	0 15
P.-J. PROUDHON. — *Qu'est-ce que la Propriété ? La Propriété fille du travail.*	0 25
P.-J. PROUDHON. — *La propriété-vol*	0 25
C. L. JAMES. — *Malthus et l'anarchisme*	0 25
ANTOINE MESCLON. — *Comment j'ai subi quinze ans de bagne*	8 »
SPENCER. — *Le droit d'ignorer l'Etat*	0 25
EPICTÈTE. — *Petit Manuel*	0 25
LIONEL D'AUTREC. — *L'Outrage aux Mœurs*	6 50
GEORGES VIDAL. — *Devant la Vie*	5 »
ERMENONVILLE. — *La morale de la guerre.*	0 10
GEORGETTE RYNER. — *Le Combat de l'amour et de la mort*	2 15
SÉBASTIEN FAURE. — *L'Imposture religieuse*	8 50
VIGNÉ D'OCTON. — *Pages rouges*	6 »
GEORGES ANQUETIL. — *La Maîtresse légitime.*	10 50
— — *L'Amant légitime*	10 50
CAMILLE SPIESS. — *Ainsi parlait l'Homme*	5 15
AUREL ET HAN RYNER. — *Le Drame d'être deux*	8 »
LÉON TOLSTOI. — *La loi de l'amour et de la violence*	5 15
PIERRE HAMP. — *L'art et le travail*	2 15
J. ANGLAS. — *Depuis Darwin*	2 15
ANDRÉ CRESSON. — *Position actuelle des grands problèmes philosophiques*	2 15
JEAN VINCHON. — *L'Art et la Folie*	2 15
CAPITAN et PEYRONY. — *L'humanité primitive*	2 15
A. HESNARD. — *La Psychanalyse*	2 15
FRIEDRICH NIETZSCHE. — *Saint Janvier*	2 15
B. J. LOGRE. — *Toxicomanes*	2 15
A. VAN GENNEP. — *Le Folklore*	2 15
JEAN MARESTAN. — *L'Education sexuelle*	7 50

Pour apprendre l'Ido et s'y perfectionner

	Franco
Petit manuel complet en 10 leçons	0.30
Exercaro (recueil d'exercices)	0.20
Vocabulaire usuel et *grammaire*	1.15
Dictionnaire français-ido	11.00

— La recommandation des imprimés, ayant été portée de 0 fr. 40 pour le régime intérieur et à 0 fr. 75 pour l'extérieur, prière d'en tenir compte pour l'envoi des ouvrages que l'on désire recevoir recommandé.

SAVON, 72 %, 10 k. (brut), 42 fr. ; 50 k. (net), 190 fr. ; **HUILE**, 10 l., blanche, 70 fr. ; table, 80 fr. ; olive, 90 fr. ; **CAFÉ**, 3 k. vert, 33 fr. ; grillé, 37 fr. franco remboursement ; sans remboursement, 1 fr. 30 en moins. Marie Mayoux, institutrice révoquée, exclue du Parti communiste, **48, rue Horace-Bertin, Marseille, C. Ct postal 7490.**

« l'en dehors » *est en vente :*

A MARSEILLE : Bibliothèque Sociale, Bourse du Travail — Bd. Garibaldi, vis à vis B. du Travail — des Variétés, rue de Noailles — de la parfumerie Palanca, sur la Cannebière — Angle Cannebière et cours Belsunce — Groupe d'études sociales à St-Henri.

A LYON : Angle r. Centrale et Poulaillerie — Pl. Le Viste — 53 cours Morand — Angle Place du Pont et Cours de la Liberté. — Aux «Causeries Populaires» 15, rue Marignan.

MIEL. — Tous les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourront s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à **STEPHEN MAC SAY**, apiculteur, Place Nicochet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (do micile, 1 fr. 50 en plus), boîte métal de **5 ou 10 kilos** (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 1er arrondissement, 541.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à 5 francs l'exemplaire _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

178. Marius Parsonneau. — 179. Albert Chévenard. — 180. Pervenche. — 181-182. Robert Jenni. — 183. V. Spielmann. — 184. Maxime Marchand. — 185. Robert Couespel. — 186. A. Filhol. — 187. Pierre Madel. — 188. Prandyi Edouard. — 189. Ernest Necchi. — 190. Cracco Désiré. — 191. Jaccoud.

Il reste encore environ 310 souscriptions à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS